

CLAUDINE MUSICOGRAPHIE

En défilant des liasses de vieux journaux où j'espérais dénicher quelques contes de moi, susceptibles de rajeunissement, j'ai trouvé dans le *Gil Blas* de 1903 des critiques musicales de Claude Debussy, avoisinant des comptes rendus de concerts signés « CLAUDINE ». M. Vallas a tiré des premières, pour l'« Officina Sanctandreana » une sélection adroite, mais personne ne s'est avisé d'exhumer les seconds. Ils le méritaient cependant, primesautiers, caustiques, coupés çà et là de ces hors-d'œuvre paysagistes auxquels l'auteur excelle, toujours prête à s'évader du Châtelet ou du Concert Lamoureux lorsque le « craintif et charmant soleil » sollicite « son âme ingénue d'herbivore... » ou quand le printemps « éclate comme une cosse mûre ».

Sa critique, Claudine en prévient loyalement les lecteurs, elle y apportera « la bonne foi et la mauvaise éducation qui lui ont déjà fait tant d'ennemis ». Au besoin, pour se garer des gaffes trop voyantes, elle saura recourir à moi, bien que, depuis l'apparition de *Pelléas*, elle trouve que sa vieille amie l'Ouvreuse « oscille entre un wagnérisme grincheux et un antiwagnérisme ronchonneur ; elle grogne, elle rogne, elle trouve qu'on met trop de farine dans le pain... »



LES ŒUVRES

Au dire de Debussy, Berlioz est « le musicien préféré de ceux qui ne connaissent pas très bien la musique ». Peut-être. Claudine affirme : « Mon berliozisme, comme le

Veau d'Or que vous savez, est toujours debout » ; la *Damnation de Faust*, surtout, l'étreint, « la sérénade ricaneuse qu'achève un bref éclat de rire, la plainte de Marguerite délaissée et le sourd orchestre où bat son cœur ».

Aussi bien, dans une lettre où elle confessait sa berliozolâtrie comme on s'accuse d'un vice flatteur, elle m'avouait, plus tard, « béer devant le chœur des soldats, devant celui des étudiants, devant tous deux quand ils s'enlacent ». Et dans le dernier tableau (la Course à l'abîme) elle imaginait si bien « le ciel sinistre balayé de nuages, la fuite des chevaux — que dis-je ? des coursiers aux crinières comme des chevelures — Faust dominé par son compagnon infernal, toute la fougue noire et blanche d'une esquisse d'Eugène Delacroix... »

Du génial rival de Berlioz, Wagner, elle apprécie surtout les *Murmures de la Forêt*, quitte à blâmer l'exécution de ces chères amours par l'orchestre Chevillard : « Qu'est-ce que c'est que cette clarinette molle, ce hautbois joliet et timide, oiseau peureux et sans accent ?... Ne savez-vous pas, volatiles anémiés par la chaleur, que lorsque chante au bois un pur rossignol que nous ne pouvons voir, la forêt tout entière murmurât-elle sous le vent, la voix d'un seul oiseau dépasse la dernière cime ? Je le sais, moi. Et Lucie Delarue-Mardrus aussi. »

Il y a Wagner et Wagner. Le jour qu'il lui fallut entendre, à « ses oreilles défendantes », *Huldigungs-Marsch*, Claudine déclara : « Ce puissant dieu savait tout faire ; quand il voulait écrire de la sale musique, il ne craignait personne. »

La *Faust-Symphonie* du beau-père lui semble languette : « Evidemment, si l'abbé Liszt m'eût consultée, je lui aurais conseillé de couper un bon bout de sa première partie pour arriver plus vite à la seconde où Gretchen effeuille les pétales d'une marguerite (à en juger par la durée du morceau, ça doit être une marguerite de la grande espèce) et soupire en bouffées de *rubato*, et s'effeuille, et resoupire,

sur un dessin pianistique d'alto qui se complaît en lui-même, et se tortille et recommence... Tiens, mais je découvre, en écrivant, que cette seconde partie ne m'enivre pas autant que je croyais... »

Mazeppa la divertit, moins pour le « débraillé génial » signalé par Debussy que pour la minutie descriptive qui veut traduire « le galop du cheval fou, l'angoisse du malheureux qui râle dans ses liens, le jet étincelant des cailloux sous les sabots frénétiques, et le cri des corbeaux, et l'écroulement sanglant, et tout, et tout, quoi, jusqu'au triomphe de la fin, achevé par une petite marche tcherkesse que je vous recommande ».

Le classique la laisse froide. De Beethoven, elle aime pourtant la *Neuvième Symphonie*, et son Scherzo « où bondissent d'allègres timbales, comme des balles lumineuses dont je puis suivre la trajectoire connue... Les gens du métier vous diront pourquoi c'est beau. Moi, je ne suis que Claudine et, le plus souvent, je subis la beauté en musique, en peinture, en paysages (oh ! surtout en paysages) avec accablement, sans l'analyser ».

Une autre fois elle y revient : « Willy, de qui les calembours m'agacent souvent, a réussi plus qu'un jeu de mots le jour où il appela la *Neuvième la Cardiaque*, car cette Symphonie avec *Cœur*... je me la représente comme une admirable et grandiose urne funéraire où palpiterait, toujours vivant, le cœur de Beethoven... »

Mais la *Missa Solemnis*, même dirigée par « le nerveux Cortot », la fatigue : « Croire en Dieu, comme ça, pendant trente-cinq minutes sans ronfler, c'est trop pour la médiocrité de ma foi. »

Combien « le délicieux, le mineur, l'argenté » *Clair de lune* de Fauré la touche davantage ! « Quelle joie vaut la tristesse de cette musique charmeuse, dénuée de sens moral autant que... moi-même (je n'ai pas trouvé mieux en fait de comparaison). »

A propos d'un *Concertstück* pour harpe, de Gabriel

Pierné, que M^{lle} Henriette Renié avait fait acclamer par le public de Colonne, Claudine avait écrit : « Entre nous, les concertos pour harpe, je ne sais jamais si ça me chatouille agréablement, ou si ça me donne envie de faire pipi. » Suffoqué par le sang-gêne de cette confidence diurétique, le correct Pêrivier, qui présidait aux destinées de *Gil Blas*, me chargea d'en demander la suppression à sa collaboratrice ; elle y consentit en haussant les épaules ; mais, estimant que je l'avais insuffisamment défendue contre la pudibonderie directoriale, elle se vengea quelques jours plus tard en déclarant que les strophes de M. Henry Gauthier-Villars emmusiquées par la comtesse de Chabannes, et pour lesquelles elle me savait en fonds d'indulgence, ne lui paraissaient pas « assez mirifiques pour faire pâlir de jalousie José-Maria de Heredia, ni son gendre Henri de Régnier non plus ». C'était aussi mon avis (1).

César Franck, organiste, « qui aimait le lyrisme et en mettait partout », l'ennuie quelquefois. Elle note que ses partisans écoutent, avec « une admiration un peu somnolente », les *Béatitudes* écrites sur des vers qui, opinait Debussy, « déshonoreraient le moindre mirliton » et qu'elle trouve « aussi poires que la prose du Mangeot qui bêtifie dans le *Monde Musical* ».

L'élève préféré de Franck, Vincent d'Indy, lui plaît quand il déchaîne, dans le *Camp de Wallenstein* « son tumulte fier d'armes et de cris, de danses brutales, de sanglantes ripailles », mais les personnages surhumains de l'*Etranger* l'intimident : « Devant ces sentiments plus grands que nature, (que ma pauvre sincère nature du moins) je me disais : « Si c'est pour moi, la taille au-dessous, s'il vous plaît ! »

Quant au franckiste armoricain Guy Ropartz, elle se déclare impuissante à analyser sa *Symphonie sur un Choral*

(1) A son tour, l'autre directeur du *Gil Blas*, Ollendorff, tiqua sur une apostrophe aux insupportables fauteuils en velours rouge « qui donnent la fièvre au postérieur ». Mais, cette fois, je refusai d'intervenir et le « postérieur » incriminé demeura.

breton, disséquée par un programme horriblement détaillé que les auditeurs, constatait Debussy, regardent, les uns avec l'inquiétude que donnerait un explosif, les autres avec une stupéfaction ruminante. Claudine en cite des extraits impressionnants : « Les transformations rythmiques des figures 4 et 5 amènent progressivement le thème 1 en valeurs plus grandes (*ut mineur, ré mineur*, détournement de mineur, est-ce que je sais ?) » Et elle conclut : « Il y a peut-être des gens à qui un machin comme ça facilite la compréhension ; moi, ça me rend complètement idiote. »

À la trop vantée *Symphonie pathétique* du proluxe Tschäïkowsky, qui exaspère le génie latin et grec (Charles Koechlin, *Revue Musicale*, sept. 1927), et bourguignon aussi, elle s'intéresse beaucoup moins qu'à « la forme pointue des premières feuilles de lilas, lilas pauvres des petits jardins noirs ou lilas menacés des beaux parcs qu'on va détruire rue Faraday et rue de la Baume, dernier luxe d'un Paris qu'on défleurit branche à branche... » Sonore, brillamment conduite par Chevillard, elle ne lui pardonne cependant ni sa longueur, ni la pauvreté de ses thèmes, ni son *Allegro con grazia* et *senza fantasia*, surtout... « Me réfugier dans le sommeil ? J'ai bien essayé, mais zut ! Je ne peux pas dormir sur des rythmes à cinq-quatre. »

En revanche, un autre Russe s'empare d'elle, celui d'*Antar*. Dès l'apparition de la Gazelle-Fée, elle délire : « Ah que les mots sont faibles et sans couleur ! Vous seriez éblouis, si des phrases pouvaient retracer tout ce qu'esquisse, au long d'un orchestre dont la beauté change cent fois et renaît d'elle-même, mon imagination dévergondée. » Debussy, capté, lui aussi, par le charme des thèmes, par l'éblouissement de l'orchestre et des rythmes, ne lutte pas contre la puissance de cette musique, « telle qu'on oublie la vie, son voisin de fauteuil, et même le souci d'une attitude convenable, tant on voudrait pousser des cris de joie ». Pieusement, Claudine énumère les visions des Mille et une Nuits évoquées par Rimsky-Korsakow : « Gong profond et lugubre qui rend le

son du bassin de cuivre où tombent, uné à une, les têtes coupées pleines d'un sang noir... palanquins rutilants, bercés au-dessus du cortège triomphal où ondulent, mêlées, les bayadères et les écharpes, ... harem où tombe le jour bleu, d'en haut, danses où la volupté se balance... »

Sur le cas Richard Strauss, les deux musicographes s'entendent moins bien. Claude éprouve plus que de la curiosité pour ce münichois qui « pense par images colorées, dessine la ligne de ses idées avec l'orchestre. . et pratique un développement de couleurs rythmiques. » Mais Claudine récalcitre : « Dût Debussy me lapider... », s'écrie-t-elle, « je n'aime pas cette Musique-là ». *La vie d'un Héros* ne la soulève pas d'enthousiasme, ni la fantaisie symphonique *Italie*, qu'elle compare au pittoresque méli-mélo de Gustave Charpentier dont *Napoli* charma son adolescence : « Comme tous mes souvenirs d'adolescence, je l'aime, puis je le désaime, et puis je le r'aime avec rancune... Le charivari de la fin est rudement bien charivarié, et la sérénade, la retraite, la chanson de l'homme saoul, la tarentelle, tout ça grouille ensemble, avec une vivacité âpre qui vous met l'eau sous la langue... » A Chevillard, précis et méticuleux, elle préfère Colonne qui « vous conduit ça tout autrement, et mieux, et plus débraillé, et plus grâissé de violoncelle... Au Nouveau-Théâtre, c'est *alla polacca*, au Châtelet, c'est *alla polenta* ».

Une scène d'amour, extraite de l'opéra *Feuersnot*, l'indigne par son fracas : « Les oreilles m'en font encore *bxi, bxi*. Si j'avais l'extase aussi tumultueuse, je voudrais voir ce que diraient mes voisins d'en-dessous ! ».

Les remontrances maritales ne l'amènent pas à résipiscence : « Willy, prétend-elle, choqué de ma tenue irrévérencieuse pendant cet interminable Festival-Strauss, m'a reproché d'un air sec : — Pourtant, ma chère, la trituration de la pâte orchestrale est merveilleuse. — S'il savait ce que je m'en fiche, de sa pâte et de sa trituration, puisque je n'aime pas cette cuisine-là ! »

Certains jours, elle se refuse. Quand M. Doyen fait exécuter sa *Symphonie funèbre à la mémoire d'Emile Zola*, elle s'en va sur la pointe des pieds. « On ne m'a pas confié la rubrique : *Politique*. »



LES PAYSAGES

Rien n'est plus musical qu'un coucher de soleil, selon Debussy. Ce vers doré a l'assentiment de M. Croche, anti-dilettante, qui engage le compositeur à n'écouter les conseils de personne, « sinon du vent qui passe et nous raconte l'histoire du monde ». Claudine, elle aussi, se passionne pour la chanson du vent, « du vaste souffle qui, pendant que j'écris, berce et rudoie les mélèzes plaintifs au long de ma maison lointaine ». Mais le vent de Paris, farceur et malveillant, la déconcerte, « occupé tantôt à précipiter une cheminée sur un pauvre diable, tantôt à retrousser la mère Toupet des Mares (Armand de Caillavet) jusqu'à l'âme... Je l'ai vue, son âme, elle est rudement vilaine ! »

En Puisaye, comme il souffle mieux ! « Là-bas, Mars incertain m'envelopperait de son haleine double, bouffées tièdes et bouffées aigres, et lorsque, battue, assourdie, buttant contre son invisible force comme devant un obstacle tangible, je m'accoterais enfin au rempart humide d'un talus feutré de mousse, j'entendrais la course du vent qui passe en haletant par-dessus ma tête, lancé à ma poursuite comme une bête sans flair (2). »

« Là-bas... les bourgeons couvent sous le soleil tiède, un printemps trop précoce hâte les pointes de l'herbe et les boutons de violettes sauvages; comme une bête grimpeuse qui s'étire, le lierre enfonce ses mille griffes courtes dans l'écorce des arbres. »

(2) « Le vent dépisté poursuit sa course sans nous atteindre, lancé par-dessus nous comme une bête sans flair. » (*Vie parisienne*, 2 octobre 1909.)

« Tristesse de la pluie chaude qui tombe droite et lourde comme une frange de perles... Petits pieds blancs dans la boue, robe de mousseline que l'humidité désapprête, ondulation éphémère de la chevelure qui s'effiloche en mèches mélancoliques... »

» Souffle en fournaise de juillet, une heure avant l'orage. La façade de ma vieille maison blanchit électriquement, l'ardoise luit du même bleu-noir que le ciel qui l'écrase. Tous les arbres se couchent d'un seul geste et j'entends, à plus d'une lieue, le chuchotement de la grêle sur les bois. L'angoisse de la terre crève enfin sous la douche brutale, sous le bref fracas du tonnerre... »

» Paix torride des rues désertes, où les arroseurs, sereins comme des dieux, jouent avec l'arc-en ciel qui paraît, se brise et disparaît dans une poudre d'eau ;... chiens terrassés et morts, sauf la langue, à l'ombre courte des murs de jardins ;... faces rougeaudes, humidité amère de bière renversée au seuil des petits cafés ;... bouffées de musique cuivrée qui volent par-dessus les arbres... »

» A l'heure presque nocturne encore où une raie de jour pâle et bleu fend mes persiennes, j'entends les oiseaux s'éveiller... Un merle d'abord, qui arrose mon songe transparent de notes rondes et claires comme des gouttes d'eau, puis un petit inconnu qui chante, et chante et rechante *do, ré, mi, la* sans se lasser, avec un *la* précis et posé de virtuose professionnel qui soigne ses effets... Le rossignol s'est éteint en même temps que la lune... Une hirondelle éclate en gargarismes harmonieux, deux hirondelles, vingt hirondelles se répondent, se renvoient leur invariable phrase qui s'achève en bruit de baiser... »



QUELQUES CHEFS D'ORCHESTRE ET INTERPRÈTES

Le talent de M^{me} Jane Arger est « délicat et précis comme toute sa nette et mince personne ».

M. Ballard « chante comme une poulie mal graissée... Ce Méphisto n'arrête de mâcher la gomme à claquer que pour pousser des clameurs indistinctes ».

M. Bourgault-Ducoudray « conduit, saccadé, le *Carnaval d'Athènes*. De dos, sa silhouette inquiétante est celle d'un cercueil noir juché sur les branches vibrantes d'un dispason. Il se retourne : c'est une vieille femme ».

M^{me} Marie Bréma « nous sort une petite *arnie* de romance qui déchaîne l'orage... « A la porte ! L'auteur ! » L'auteur, ce Webber avec deux *b* (l'accompagnateur ordinaire de Jean de Reszké) est au piano : il vacille sous la tempête, il devient couleur de fromage mou, il veut fuir, mais la cantatrice le ramène, et, d'un biceps irréfutable le cloue à son instrument... Puis elle se campe en avant de la scène, salue cinquante-sept fois, lance des baisers, des apostrophes menaçantes vers les galeries supérieures... et recommence ! Bravade pataude et inutile. M^{me} Bréma est une grande artiste, mais une grande artiste allemande.

» *Namouna* est conduite par Victor Charpentier, joli homme et qui a, chose rare, la cambrure du dos bien placée. La musique de Lalo est ingénieuse et a, comme Charpentier, la cambrure bien placée.

» Le gratin des pianistes convole : les jeunes filles à marier ne convoiteront plus, nerveux Cortot, votre fatale pâleur et vos cheveux noirs, non plus que la frisure vaporeuse, Wurmser, de votre barbe légère.

» La musique de *l'Etranger* est fort bien chantée par M. Chanoine-Davranches, baryton puissant, et expliquée par M. Augé de Lassus, qui parle surtout de Saint-Saëns !

» M^{lle} Fanny Davies, qui exécute le concerto de René Lenormand, possède une main gauche pesante et une main droite prétentieuse. Léon Delafosse est applaudi par un auditoire blasonné (ce ne sont que chevrons, ce ne sont que merlettes) avec une vigueur toute roturière.

» Fauré conduit le *Clair de Lune* d'un bâton plus vigoureux que ne pourrait le faire supposer la morbidezza de ses

mélodies... Disons « morbidezza », c'est un terme convenable. Je l'adore, cet homme-là ! Bistré, sous ses cheveux blancs, il ressemble un peu à mon Renaud. Et puis, toujours comme ce juponnier de Renaud, en voilà un qui sait parler aux femmes !

» Le violoncelliste Hollmann a une face de lion débonnaire, les cheveux plus longs que les miens (il n'a pas de peine) et un mépris superbe de la justesse. Un quart de ton de plus ou moins, qu'est ce que ça fiche pourvu que ses cheveux flottent. Et quel son ! Un son énorme, rond, voluptueux à faire frémir. Aussi on frémissait. J'ai surpris des figures de femmes tendues, enflammées aux pommettes, avec ce spécial sourire silencieux à bouche ouverte... C'était dégoûtant !

» D'Indy, ce brun aux yeux vifs, marque bien. Il conduit de même le menuet de sa Suite en Ré où il y a plus de vice que dans tel roman d'un enrosseur de Claudine [M. Hoche.]

» Charlotte Lormont, toute brune et toute blanche, conférence sur Schubert ; c'est une brave gobette, sans pose, pas Dame-de-la-Fronde pour un sou.

» Vêtue de flottante mousseline, M^{me} Litvinne semble, à cause de la petitesse gracieuse de ses traits noyés d'une chair débordante et rose, le baby prospère d'une famille de géants.

» Cécile Max, qui revient de loin, s'entend poser d'étranges questions sur le Tonkin. Cette horreur de Gustave Lyon lui a même demandé s'il est vrai... non, je ne peux pas écrire ça !

» Mounet-Sully grailonne des vers éclos dans le puissant cerveau de M. Bonnier, dit Pierre Elzéar.

» Une Allemande brune, M^{me} Myrz-Gemeiner, chante deux lieder de Brahms, l'un gaîment populaire, l'autre sépulcral et toquard.

» M^{me} Penthès a joué d'affilée... vingt-quatre préludes de Chopin, deux douzaines ! Je me sentais devenir folle.

» M^{lle} Polaire trépide à l'aise dans cette étuve comme l'est une cigale brune au creux le plus chaud d'un sillon.

» Risler : Que j'aime l'embonpoint souriant, la roseur, la blondeur chérubinement bouffie du grand pianiste ! Qu'il est verni, qu'il est frais et luisant ! Il me rappelle la petite reine de Hollande avant son mariage... Un silence d'église, une assistance dévote qui lève vers l'officiant mille faces extasiées, des jeunes filles (des vieilles aussi) qui pressent convulsivement des mouchoirs sur leur bouche, comme à la prise de voile d'une sœur bien-aimée — je cherche vainement le bénitier. Tant de calme maîtrise, tant de caresse dans la douceur (ô le prélude de Chopin en *ut dièze mineur*) tant de précision dans la force expliquent l'amoureux émoi d'une salle subjuguée. Moi qui vous parle, je n'aurais jamais cru qu'on pouvait faire tant de choses avec un pleyel !

» Pitchounette de la Rouvière, quelle voix solide est la vôtre ! Vous vous maquillez avec une ingénuité qui vous fait honneur, mais comme dans cette robe écourtée à taille pointue, vos charmes deviennent tout de suite des « appas » !

» M. Rabaud conduit lui-même sa symphonie, coquette et fine, si nettement que les violons de Colonne, soulevés de zèle, jouent comme un seul virtuose.

» Un corps maigre, coiffé d'une chevelure extravagante et crespelée, comme un peuplier d'un peloton de gui. C'est Sauer. Ce raseur macabre doit descendre par les voies les plus directes des centaures antiques, car il martèle, d'une paire de sabots cruels, un meuble de prix auquel la maison Erard donna tous ses soins.

» L'Union artistique des Femmes de France exhibe M^{lle} Soyer, de l'Opéra, qui chante comme une seringue, et un orchestre de cinquante vraies jeunes filles dont Franc-Nohain célèbre la pureté intangible :

Si, dans leur oreille, en sourdine,
Polaire a fait chanter « Claudine »,
Nul penser, nul souffle troublant,
N'en froissa leur plumage blanc !

» La sonate en *sol* de Beethoven est jolie ; sous l'archet de Jacques Thibaud, elle devient presque trop jolie... Jamais ce violoniste attendri ne sort du clair-obscur, il joue blond, en d'adorables pénombres, il joue comme en rêve, c'est le somnambule idéal !

» Van Dyck, l'inégalé Parsifal de Bayreuth, rasé comme un extra très chic, chante le récit de Loge... et le thème odorant de Freia me prend toute ; il chante en français le printemps et l'inceste, il forge en allemand l'épée Nonthung, il se conduit comme un sauvage avec Brunhilde (Adiny), il a le droit d'avoir chaud !

» Weingartner, on le regarde autant qu'on l'écoute. Long et glabre, figure blême, qui rosit vite, de séminariste illuminé, il conduit avec des gestes magnifiques ou ridicules. L'habit court remonte aux saccades ataxiques des bras, volette au rythme des poings martelants. Cet Allemand s'intoxique jusqu'à l'épilepsie de la musique qu'il déchaîne. Je l'envie. [*Gf.* Debussy : « Ses bras font des signes implacables qui arrachent des mugissements aux trombones et affolent les cymbales... Cela est très impressionnant et tient du thaumaturge »...]

» Siegfried dirige l'orchestre Lamoureux « exceptionnellement ». Comprenez-moibien, je veux dire : par exception. Nous sommes de vieilles connaissances, quoique nous ne nous saluions guère. Combien de fois, à Bayreuth, autour du gazomètre-théâtre, à la Restauration, sur les trottoirs étroits de l'Opernstrasse, ai-je croisé sa silhouette sans épaules (il est bâti comme une bouteille), évité son regard couleur de Marennes pas très fraîche ! Ma pure parole, ce précocé génie dévisage les femmes comme un ténor et, toute court-chevelue que je suis, toute mal élevée qu'on me répute, je n'échappais pas à cet œil qui dit : « Hein, si je voulais !... Mais je ne veux pas. » « Moi non plus, Monsieur ».



LE PUBLIC

Tristan Bernard « qui abrite sa fantaisie échevelée sous une barbe funèbre ». Capiello « dessine fiévreusement ; puisqu'il ne me voit pas, j'admire sans embarras sa belle figure aiguë, le galbe agressif du nez courbé, du menton têtue, la caresse féminine des yeux clignés. Armande de Polignac, cette jolie blonde frêle aux yeux bleus de légende allemande, si mince que son grand chapeau l'abrite toute comme une ombrelle. M^{me} Ernest Chausson a des manches Louis XIII ; on logerait Litvinne dans la gauche et Hégion dans la droite ; Léon Daudet, brun et busqué. M. Adolphe Deslandes, compositeur français : beau front dénudé, yeux clignés et lointains, barbe imposante, c'est bien comme ça que les trotteurs, lectrices fidèles des feuilletons, se figurent un musicien de grand talent. Saint-Roch Diémer et son gentil petit toutou Lazare Lévy. Carolus Duran fils, un beau gars, écouté par Carolus Duran père, bienveillant, grisonnant, rayonnant, vêtu d'une redingote assortie aux yeux bistrés de langueur. André Gaucher, blond et bouclé comme une jeune miss. La belle M^{me} Catulle-Mendès, étincelante de paillettes noires. Liane de Pougy aux yeux d'aigie-marine. Le glabre Hugues Rebelle et Brunet à la barbe dure. Louis de Serres, hypnotisé, le front en avant sous deux mèches spiralées qui lui donnent un air de chèvre exotique. Des beautés cinquantenaires guettées par Sem, petit fossoyeur qu'iricane. Max et Fischer apportent à Willy leur dernier volume, *Pour s'amuser en ménage*. Pour m'amuser en ménage, je n'ai besoin des conseils de personne... »

Dans une intéressante étude, qui s'efforce d'être impartiale, mais où quelques erreurs se sont glissées, M. Larnac écrit, à propos de ces articles, que « si elle les écrivit ou les signa, ce fut sans doute pour complaire à son gend'lettres de mari ». Ça m'étonnerait, ça m'étonnerait beaucoup.

L'OUVREUSE.